

# L'insoutenable légèreté du langage

## Esteve Freixa i Baqué

---

Permettez-moi, avant de commencer ma conférence à proprement parler, de vous voler quelques instants pour remercier profondément et sincèrement les organisateurs de ce colloque leur si aimable et généreuse invitation. Et, tout particulièrement, toute l'équipe du « Groupe T » de la FES<sup>1</sup> Iztacala qui est en train de se démener sans compter pour rendre mon nouveau séjour parmi vous (j'avais déjà eu l'honneur et le privilège de participer dans l'édition de 2009) agréable à souhait. Et je voudrais qu'il soit clair qu'il ne s'agit point là d'un compliment forcé, obligé et protocolaire mais que je vous parle le cœur sur la main. C'est pour eux que j'ai accepté d'ouvrir une toute petite parenthèse dans mon heureuse et enviable condition de jeune retraité.

Comme explicitement l'indique le titre que j'ai choisi pour cette conférence (clin d'œil transparent au merveilleux livre de Milan Kundera que, au cas où quelqu'un parmi vous ne l'aurait pas encore lu, je l'autorise à se lever sur le champ pour aller le chercher à la bibliothèque), je vais vous exposer quelques réflexions qui ont germé dans mon esprit tout au long de mes 35 années d'enseignement.

C'est de nos jours une banalité que d'affirmer que le langage que nous utilisons pour nous référer au monde qui nous entoure, ainsi qu'à nos interactions avec lui (ce que d'aucuns, par ces latitudes, appellent *inter-comportement*) se trouve fortement déterminé par les croyances, idéologies et conceptions (ce que les philosophes allemands nomment *weltanschauung*) partagées par notre groupe culturel de référence, auquel nous appartenons depuis notre naissance et qui nous les a transmises, presque avec le lait maternel, depuis notre tendre enfance sans que nous soyons forcément conscients de leur aspect relatif quant à l'espace (pays) et le temps (époque). Autrement dit, le langage avec lequel nous nous exprimons reflète, traduit et véhicule les conceptions dominantes de la société à propos du monde au moment où sont forgés les mots.

Juste quelques exemples pour illustrer mon propos.

- ✓ Le mot « mélancolique » qui définit un sujet à tendance récurrente à la tristesse et la nostalgie pathologiques nous vient du grec μέλας (mélas), "noir" et de χολή (khōlé), « bile ». Il repose clairement sur la théorie des 4 « humeurs » d'Hippocrate qui postule l'existence de 4 « humeurs » dans le corps humain (la lymphe, le sang, la bile jaune et la bile noire) qui déterminent notre comportement, théorie qui débouche sur la typologie

---

<sup>1</sup> Faculté d'Études Supérieures

orthogonale de, respectivement, colérique, sanguin, flegmatique et mélancolique selon la prépondérance de chacune de ces humeurs.

- ✓ Le mot « quintessence » provient, de façon tout à fait transparente, de la théorie des 4 (à nouveau ce chiffre « magique ») éléments (ou essences), à savoir : la terre, l'air, le feu et l'eau, uniques et seuls composants, d'après elle, de tout ce qui existe dans l'univers, à condition que le « cinquième élément » (la quinte essence) les révèle (souvenez-vous du spectaculaire film de Luc Besson avec Bruce Willis et Mila Jovovich). Pour les alchimistes, la fameuse quintessence n'était autre que le mythique « phlogistique ».
- ✓ Le mot « animé » signifie « habité par une âme » et correspond à la doctrine dualiste de Platon, reprise par Saint Augustin, Saint Thomas d'Aquin et les Pères de l'Église, selon laquelle les êtres vivants sont formés d'un corps (matériel, donc mortel) et d'une âme (immatérielle, donc immortelle). L'homme est un être animé (possédant une âme) tandis que les pierres sont inanimées (ne possédant pas d'âme). *Objets inanimés ; avez-vous donc une âme ?* se demandait déjà, dans un joli jeu de mots, Raymond Devos dans l'un de ses inoubliables sketches... Et, selon les époques, on discutât passionnément sur la question de savoir si non seulement les animaux, mais aussi les indiens, les noirs et même (si, si ; je vous jure !) les femmes possédaient (ou pas) une âme... Et on aura beau s'en défendre, la dichotomie « soma/psyché », à la base du tellement critiquable concept de « psychosomatique », ne constitue rien d'autre que la version laïque de cette conception religieuse.

Évidemment, de nos jours, les conceptions qui donnèrent jour aux vocables « mélancolique » ou « quintessence » n'ont plus cours et le dualisme n'a pas très bonne presse parmi une bonne partie de l'humanité illustrée (parmi laquelle, en principe, il faut inclure les scientifiques ; quoique...). Cependant, et malgré cela, on n'a pas redéfini ces termes et on continue à les employer couramment, tout comme on continue à parler du Soleil qui « se lève » et « se couche » bien que la conception géocentriste ait été détrônée il y a des siècles et remplacée par la conception héliocentrique.

Lorsqu'une culture, une civilisation, change de paradigme (comme dirait Kuhn), il serait logique que, afin d'éviter des confusions, afin d'empêcher que les anciennes théories continuent à vivre dans la tête des concitoyens, on procède à une révision de la terminologie en vogue, à une espèce de « nettoyage sémantique » radical qui éradique les vocables qui n'ont plus de raison d'être puisqu'il ne répondent plus à leur mission primordiale, à savoir : décrire correctement le monde. Mais les choses se passent rarement ainsi et l'on voit perdurer pendant des siècles des mots qui renvoient à des concepts complètement « démodés » (et ne confondez jamais les mots et les concepts, qui sont deux choses tout à fait différentes. Qu'est-ce qu'ils ont, en effet, en commun, au niveau conceptuel, le ciel du théologien, le ciel de l'astrophysicien, le ciel du météorologue et le ciel du poète ? Vous imaginez ce que donnerait un débat télévisé sur le sujet entre ces quatre spécialistes ?)

À titre d'exemple de « démodé » : que pourra signifier dans un futur bien proche (si ce n'est déjà pas actuellement le cas) pour des jeunes qui n'ont connu, en guise de montre, les chiffres de leur téléphone portable, l'expression : « distribuez les cartes dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre » ? Ou, simplement : « plus propre qu'une patène » ? « plus de patience que Job » ? ou « que les Parques ne te coupent pas les fils » ?

Vous me direz que, certes, j'ai raison (merci beaucoup...) mais que tout cela n'a pas beaucoup d'importance car, de nos jours, nous savons tous parfaitement, lorsque nous disons à l'être aimé : « je t'aime de tout mon cœur » que l'amour ne réside pas dans le cœur (comme le croyaient les anciens, ayant observé l'évidente corrélation entre le sentiment amoureux et l'accélération du rythme cardiaque). Et qu'en disant : « aujourd'hui le soleil s'est levé tôt » nous ne sommes pas en train d'adhérer au géocentrisme pour autant. À mon tour de vous donner raison (de rien...) mais (il y a toujours un « mais »...) permettez-moi de vous rappeler que les conceptions erronées dont nous sommes en train de parler sont tombées en désuétude il y a des siècles et, par conséquent, bien que les vocables d'elles hérités perdurent, nous n'avons pas « tété » ces théories mais celles qui les ont remplacées. Nous pouvons donc, sans tomber dans la moindre schizophrénie, jongler avec le « bilinguisme » que suppose utiliser des mots appartenant à une théorie d'une main et les concepts de la théorie qui l'a substituée de l'autre main. Nous pouvons pour la simple raison que nous bénéficions d'un très, très long entraînement, d'une « gymnastique mentale » très entretenue.

Mais, serait-il prudent agir de la sorte, en jouant (verbalement) avec le feu, au moment même où les deux paradigmes antagonistes coexistent encore ? À une époque où « la bataille » n'est pas encore gagnée ? Où règne la confusion ? Où la nouvelle conceptualisation est si récente que même ses plus ardents défenseurs ont « tété » la précédente et ils ont dû, difficilement et coûteusement, s'en débarrasser ? Où la théorie est si récente que seule une élite instruite l'a adoptée, face à une immense majorité qui continue « prisonnière » des anciennes conceptions ? Honnêtement, je ne le pense pas. D'autant plus que, comme presque toujours, les anciennes conceptions, outre être justement cela : très anciennes, et donc très enracinées et bénéficiant du prestige, de l'ascendant de tout ce qui est ancien (*maison fondée en 1814 ; ébénistes de père en fils depuis 1751, etc.*) présentent l'énorme avantage d'être intuitives (c'est bien pour cela qu'elles purent être élaborées par les hommes primitifs : parce qu'elles découlent « intuitivement » de l'expérience sensible, de la « trompeuse voie des sens » -comme nous préviennent les sages-), tandis que les nouvelles conceptualisations résultent presque toujours anti-intuitives et doivent surmonter un grand nombre d'obstacles, une grande résistance avant de triompher, résistance qui peut perdurer pendant plusieurs générations... Rappelez-vous sinon de la lenteur avec laquelle on passa de l'alchimie à la chimie, d'une Terre plate à une Terre ronde, du géocentrisme à

l'héliocentrisme, sans parler des réticences à accepter la théorie darwinienne de l'évolution des espèces...

Tous les combats que je viens d'évoquer appartiennent néanmoins au passé (sauf pour les adeptes du créationnisme, *ça va de soi* -comme dirait Brassens-). Mais, que ce soit pour bien ou que ce soit pour mal, notre discipline est très jeune et nous sommes en plein pugilat. Le remplacement du cognitivisme<sup>2</sup> par le béhaviorisme est loin, très loin d'être accompli. C'est pourquoi, en plein combat, il résulte fort dangereux pour le partisan de la nouvelle conceptualisation de continuer à utiliser les termes de l'ancienne. Car en supposant que pour lui les choses soient aussi claires que lorsqu'il parle du Soleil qui « se couche » (ce qui est beaucoup supposer, je vous assure), il n'en reste pas moins que pour son adversaire, et surtout pour le grand public qui n'a pas eu la chance d'avoir été exposé à la nouvelle conceptualisation et reste convaincu de la justesse et de la pertinence de la précédente, si solidement intuitive et « de bon sens » (contrairement aux postulés scientifiques à propos du comportement des êtres vivants en général et des humains -ce qui nous intéresse principalement- en particulier), pour la grande majorité donc de nos concitoyens cette politique du « jonglage », du « bilinguisme conceptuel » est bien plus que dangereuse : elle s'avère suicidaire.

Je vais essayer de justifier mon point de vue en vous rapportant une anecdote personnelle très ancienne à laquelle je n'avais pas exprimé tout son « jus épistémologique » jusqu'à il y a quelques années et dont je me suis souvent servi auprès de mes étudiants car je la trouve très pédagogique.

Petit, mes parents m'amenèrent une fois voir un *western* dont le grand James Stewart (pas sûr que cela parle aux plus jeunes...) était le protagoniste avec, pour argument, le classique voyage en caravanes vers l'ouest sauvage d'une série de familles plus que modestes qui s'attendaient à y trouver une sorte d'Eldorado. Je ne me souviens que d'une seule scène du film. Le personnage incarné par James Stewart avait une fille adolescente d'une telle beauté que même moi, alors un enfant tout ce qu'il y a de plus innocent, suis tombé d'immédiat éperdument amoureux d'elle. Malheureusement pour moi, je n'étais pas le seul soupirant. En effet, dans la caravane voisine voyageait un galant jeune homme qui cumulait le double avantage d'avoir plus ou moins son âge et de ne pas être un simple spectateur de l'autre côté de l'écran. Un soir, les caravanes disposées en cercle pour si les indiens attaquaient (ce qu'ils ne manquaient pas de faire à un moment ou un autre du film), le dîner et le café pris, le banjo et l'harmonica joués, le feu central en train de s'éteindre et les braves gens en train de se retirer vers les caravanes pour se reposer, James Stewart réalise que sa douce et tendre fille ainsi que ce jeunot qui passe sa journée à la dévorer des yeux se sont volatilisés. Évidemment, bon père, il commence à s'inquiéter et à craindre pour la vertu de sa fille toujours vierge (comme Dieu le veut).

---

<sup>2</sup> Qui, égaré par le mirage de l'argument chronologique qui lui fait confondre allégrement (ce qui est tout de même bien triste !...) modernité et progrès, se croit lui-même le dépassement indépassable du béhaviorisme tel qu'il le caricature n'ayant rien compris au film ...

Les heures passent et les tourtereaux ne réapparaissent toujours pas. L'anxiété du père atteignait son faite lorsque, main dans la main, tranquilles et insouciant, comme s'ils ne se rendaient même pas compte de l'heure qu'il était, il les voit débarquer dans la clairière. Le brave homme dévisage sa fille et lui lance (ce sont les mots textuels ; ils me sont restés gravés) : *Ma fille, regarde-moi droit dans les yeux et dis-moi : as-tu fait quelque chose dont tu devrais avoir honte ?* La belle lui soutient le regard, laisse s'écouler quelques secondes pour maintenir le « suspense » chez le spectateur et, avec gravité, la voix posée, lui répond : *non, père*. Profondément soulagé, le vieil homme soupire, entoure sa fille par les épaules et, réconciliés et en paix, ils se dirigent vers leur caravane car une longue et dure journée les attend le lendemain.

C'est tout ce dont je me souviens. Mais cette phrase elliptique, de par son allusion feutrée à des affaires sexuelles, resta, comme je viens de vous l'avouer, gravée à tout jamais dans ma mémoire. Probablement de par un simple mécanisme pavlovien associant l'incroyable beauté de la fille à la douce sensation sensuelle qu'une telle allusion avait provoqué chez l'innocent enfant que j'étais. Mais si ce souvenir perdura et traversa des décennies, ce ne fut que bien tardivement que je réalisais qu'il pouvait constituer un bon exemple de ce que je suis en train d'essayer d'exposer. Le « déclic » se produisit un soir où mon fils, adolescent, était sorti faire la bringue avec sa copine de l'époque et, malgré l'heure plus que tardive, n'était toujours pas rentré. Je commençais à m'inquiéter non pas pour sa vertu (nous étions en France et nous venions d'entamer le XXIème siècle, tout de même !) mais de peur qu'il lui soit arrivé quelque chose avec sa moto (ce qui ne manqua d'arriver quelques années plus tard). Et, pendant que je l'attendais, cette scène, de par sa ressemblance, s'invita dans mon esprit. Je me suis mis à imaginer à quel point il serait ridicule si, à notre époque et dans notre pays, à la morale sexuelle si différente de celle avec laquelle j'avais été élevé, je réagissais vis-à-vis de lui comme James Stewart avec sa fille. J'imaginai la scène. Fiston qui finit par rappliquer, il s'engage dans le couloir d'entrée. Moi qui lui barre le passage et qui, d'un ton solennel, lui lance : *Maxence ! Regarde-moi droit dans les yeux et dis-moi : as-tu fait quelque chose dont tu devrais avoir honte ?*

Et c'est là où je voulais en venir. Pour James Stewart et pour sa fille, à l'époque et au pays qui étaient les leurs, avoir des rapports sexuels avant le mariage constituait un grave péché mortel et un indiscutable motif de honte. C'est la raison pour laquelle, de façon pudique, indirecte, elliptique (comme je l'ai déjà dit) le père demande à sa fille si elle a « cédé à la concupiscence de la chair » (comme disent les curés et les bonnes sœurs). Mais afin d'éviter des mots aussi crus, il emploie l'expression : *as-tu fait quelque chose dont tu devrais avoir honte ?* Parce qu'il est plus qu'évident que, dans le cadre de cette morale sexuelle là, le fait d'avoir des rapports pré-matrimoniaux constitue quelque chose d'incontestablement honteux. Dans ce cadre précis donc, demander si elle a commis quelque chose d'honteux est strictement synonyme, mais en version « soft » de demander si elle a « baisé ». Et il

est également évident qu'en répondant « *non* » à la question explicite sur la honte elle répond également « *non* » à la question implicite sur le sexe. Et que si elle avait répondu « *oui* » à l'une elle aurait voulu dire « *oui* » à l'autre.

Mais revenons à mon fils à moi (le mien). Supposons que je n'aie pas évolué et que j'en sois resté à l'éducation stricte que j'avais reçue sur ces questions « honteuses » (qui n'était autre que celle des protagonistes du film). Supposons également que mon fils sait donc parfaitement qu'à mes yeux le sexe entre « fiancés » est quelque chose d'éminemment honteux. Et supposons enfin (et là il ne s'agissait pas du tout d'une supposition mais d'une évidence !) que Maxence ait passé les dernières heures dans le lit de sa bien-aimée. Qu'aurait-il dû me répondre ? « *Oui* » ou « *non* » ? Analysons son dilemme.

S'il est honnête et ne veut pas me mentir, il répondra à la question implicite (à propos du sexe) et non pas à la question explicite (sur la honte) puisqu'il comprend parfaitement que ce qui m'intéresse réellement n'est pas savoir s'il se sent honteux (bien que ce soit cela que je lui ai littéralement demandé) mais s'il a eu de l'intimité avec sa copine (ce qui, dans mon cadre de référence, est ce que je lui ai métaphoriquement demandé en utilisant un strict équivalent : la honte. Mais que, dans le cadre de référence d'un jeune français du XXI<sup>ème</sup> siècle, sexe et honte n'étant pas interchangeables, je ne lui ai pas demandé). Vous me suivez ?

Puisqu'il connaît les deux morales (la sienne et la mienne ; c'est-à-dire, puis qu'il est « bilingue ») et ne voulant pas me tromper, il n'a pas d'autre issue que de répondre : « *oui, père* ». Mais vous remarquerez que cette réponse l'oblige à reconnaître que faire l'amour à sa compagne (un des actes le plus doux, agréable et merveilleux qui existe à ses yeux) est quelque chose d'honteux. C'est pourquoi, ne serait-ce que par respect de son amour et de son aimée, il ne voudra pas « abjurer », il ne voudra pas renoncer à sa propre conception des choses en avouant que les plaisirs qu'amoureusement et généreusement a donnés et reçus sont honteux. S'il veut donc être cohérent avec lui-même, il se doit de répondre « *non, père* » (bien que tout son corps sente la femme). Le dilemme se résume donc pour lui en ces termes : se renier ou me mentir. Et vous m'accorderez qu'aucune des deux branches de l'alternative n'est guère satisfaisante...

Dans une situation équivalente se trouve le behavioriste lorsqu'il communique avec un cognitiviste. Celui-ci utilise des termes et les concepts (tels que « nature humaine », prise de décision », « traitement de l'information », « libre arbitre » et toute la panoplie de vocables mentalistes de la psychologie traditionnelle) qui appartiennent à (et ont été forgés par) une conceptualisation ancestrale, que le behavioriste sait erronée, mais qui reste encore tout à fait en vogue dans la société actuelle, dans laquelle il est né et il évolue jour après jour. Bien entendu, le behavioriste est « bilingue » puisque non seulement il connaît parfaitement (pour l'avoir « tété » et constituer, donc, sa « langue maternelle ») la conceptualisation du cognitiviste mais, en plus, a appris une « langue étrangère » (le « behaviorlandais »)

et, contrairement à son interlocuteur, qui est resté « monolingue », il peut manier les deux. Et, soit il se maintient fidèle à sa propre conceptualisation, et le dialogue est alors impossible puisque son partenaire ne comprend pas du tout ce qu'on est en train de lui dire étant donné qu'il ne possède point ces concepts, soit, au nom du dialogue, il consent à « traduire » en utilisant le cadre conceptuel cognitif (le seul qui leur soit commun) et alors non seulement il se renie lui-même, mais il se place indiscutablement en position d'infériorité dans la mesure où, pour répondre aux problématiques propres du cognitivisme, il n'y a pas de doute que les concepts cognitifs sont plus adéquats (puisque'ils ont été justement engendrés pour s'adapter à ce cadre précis) que les concepts béhavioristes.

Le psychologue et épistémologue Jean Bélanger l'exprime ainsi :

*« Le psychologue (béhavioriste), comme tout autre individu, a été élevé et vit dans une culture imprégnée des conceptions psychologiques traditionnelles. Cette culture définit partiellement la nature de la psychologie, ses problèmes, ses tâches et les types de solutions espérées. Les premiers concepts qu'acquiert tout psychologue sont ceux de sa culture ; et leur emploi devient socialement naturel. Le chercheur en psychologie doit communiquer avec des chercheurs de disciplines voisines qui, eux aussi, face à la psychologie, sont imprégnés des mêmes conditionnements culturels. De plus, le psychologue doit justifier socialement son existence, susciter son acceptation par la société où il vit et qui paie son salaire, lui accorde ou non du prestige. Et cela, le psychologue ne peut le faire qu'en autant qu'il répond aux attentes du groupe culturel dans lequel il vit. (...) Attaquer une théorie rivale dans son propre domaine est difficile. Le contestataire fait figure d'intrus, de barbare, de mal dégrossi. Pour pénétrer le domaine, pour s'y guider, pour communiquer avec les autres, il doit peut-être employer la carte de la théorie établie et, dès lors, il part avec un handicap. S'il demande une réinterprétation de plusieurs phénomènes bien connus, propose des conceptions qui vont contre « ce que tout le monde sait être vrai », il risque d'être en contradiction avec la carte, donc avec lui-même, puisqu'il a accepté la carte pour pénétrer le domaine et communiquer sa théorie. Si, par contre, il rejette totalement la carte établie, il apparaît se situer hors domaine, être non pertinent. Propose-t-il une nouvelle carte ? Il fait face à un problème. Du fait de l'identification de la théorie établie au domaine, les « faits » déjà connus, même s'ils concordent avec sa nouvelle position, semblent par familiarité s'intégrer bien mieux avec sa rivale. »* Renoncer à son propre langage pour adopter celui du mentaliste résulte donc un exercice bien périlleux, comme le soutient également Bélanger :

*« C'est dangereux car (cela) laisse entendre qu'une approche béhavioriste peut résoudre les problèmes de la psychologie mentaliste. Il suppose à priori que les questions, problèmes et concepts mentalistes se ramènent à (ou peuvent être étudiés par) des questions, problèmes et concepts de comportement. L'erreur du béhaviorisme méthodologique (et du béhaviorisme philosophique, son frère jumeau) est de croire qu'une théorie behavioriste peut faire cela à l'intérieur du cadre même de la psychologie mentaliste, et à la satisfaction des mentalistes. Or dans les*

*contradictions entre les comportements et les concepts mentalistes, le mentaliste ne peut que préférer l'évidence de ses concepts et affirmer avec raison, de son point de vue, l'insuffisance du béhaviorisme. Il est important de comprendre que la tâche du béhaviorisme n'est pas de satisfaire aux exigences ou de répondre aux critères d'une psychologie mentaliste. »*

Bon, moi j'ai toujours aimé expliquer les choses de la façon la plus simple possible, en m'appuyant sur des exemples et métaphores pour rendre la compréhension plus aisée. Comme le disait Feynman, prix Nobel de physique en 1965, expliquer simplement les choses complexes est non seulement une nécessité mais aussi et surtout une preuve qu'on comprend ce qu'on raconte. Je vais donc dire la même chose que Bélanger mais à ma façon. Et pour ce faire, je vais vous demander votre avis sur une question sociétale. Lorsque les deux membres d'un couple travaillent 8 heures par jour (plus les transports), pensez-vous que l'homme doit aider la femme dans les tâches domestiques ? Voyons, levez la main ce qui votent « oui ». Merci. Vous pouvez baisser les bras. À présent, ceux qui votent « non ». Merci également.

Vous aurez remarqué que j'ai voté « non ». Cela vous surprend ? Moi je suis surpris que cela vous surprenne. Voyons, pour quelle raison devrais-je « aider » ma compagne dans « ses » tâches domestiques ? Vous êtes tombés dans le piège que je vous ai tendu en utilisant le mot « aider », qui renvoie, de façon indiscutable, à une conception, un cadre idéologique éhontement machiste au sein duquel les tâches ménagères incombent exclusivement à la femme. Mais puisque vous êtes très « modernes » et « ouverts », vous consentez à lui donner un coup de main pour la soulager un peu de la charge qui, je le répète, lui revient tout naturellement du simple fait d'être née femme. Et elle devra vous être donc éternellement reconnaissante de votre « aide », vous dire que vous êtes l'homme le plus merveilleux du monde mondial sous peine d'apparaître comme une ingratitude.

Moi, je n'aide pas ma compagne pour la simple et bonne raison que je n'adhère pas à cette idéologie qui considère comme quelque chose de tout à fait normal que les tâches domestiques reposent, par définition, sur les épaules féminines. Je n'aide pas : je partage les obligations domestiques car je considère qu'elles nous incombent autant l'un que l'autre.

Aider et partager, ce n'est pas pareil. Ces termes renvoient à deux conceptualisations différentes, contradictoires et irréconciliables. Je n'essaie pas d'améliorer la qualité ou la quantité de mon « aide » en assumant 50% des tâches. Je partage. Même si le résultat final est identique, je n'essaie pas de coller mon point de vue à celui du machiste en disant que je « l'aide » à hauteur de la moitié. Je récuse, refuse le concept même d'aide parce qu'il renvoie, justement, à un cadre machiste. Utiliser le verbe « aider » dénote et révèle machisme. Et si l'on ne l'est pas, alors on doit abandonner un tel vocable car en l'utilisant on perpétue, à travers le langage, une telle conception.



Mais, dans cet exemple, il était relativement aisé de démasquer l'idéologie subjacente au langage utilisé. Ce qu'il y a de pire c'est lorsque l'idéologie en question s'avère si ancienne, si généralisée et intériorisée qu'on ne l'identifie même pas en tant que telle, qu'on ne se rend même pas compte de sa présence, qu'elle nous semble la chose la plus naturelle du monde et qu'on n'arrive même pas à imaginer qu'il puisse en être autrement. Et, par conséquent, ne l'ayant pas identifiée il nous résulte impossible de la combattre, de la détrôner. Tout à l'heure j'emploierai la métaphore du masque et du visage pour illustrer ce phénomène. Mais il me semble qu'avec les simples concepts de toile, cadre et tableau vous allez comprendre ce que je veux dire.

Si vous n'avez vu, tout au long de votre vie, que des tableaux dont les toiles se trouvent encadrées par des cadres rectangulaires, vous parviendrez très probablement à la conclusion que, par essence même, un tableau est une toile encadrée par un cadre rectangulaire. Vous découvrirez que les toiles peuvent représenter des motifs fort variés : des paysages, des portraits, des natures mortes, etc. Qu'elles peuvent appartenir à des écoles ou mouvements bien différents : classicisme, surréalisme, impressionnisme, cubisme, fauvisme, etc. Vous constaterez même que les cadres aussi peuvent présenter des dimensions très disparates bien qu'en respectant toujours la figure du rectangle (y compris dans ce type si particulier de rectangle dont les quatre cotés sont identiques et que nous appelons alors « carré »). Ils peuvent eux-mêmes être composés de matériaux divers (bois, plâtre, métal, etc.), parés de motifs différents, peints avec des couleurs différentes, etc. etc. N'empêche ! Pour vous, un tableau reste un objet forcément rectangulaire, quelles que soient les caractéristiques particulières de la toile et du cadre qui le constituent. Et si un jour vous décidez de rompre les schémas, casser les moules, brûler des idoles, briser les mythes (c'est-à-dire, changer de paradigme), il est évident qu'il ne vous suffira pas de déchirer une toile et de la remplacer par une autre plus moderne (nous avons déjà évoqué que la modernité n'est pas forcément synonyme de progrès, sujet d'une autre de mes conférences<sup>3</sup>). Non, tant que vous ne vous attaquez pas au cadre mais à la simple toile, vous aurez beau vous considérer des vrais « révolutionnaires » durs et purs, vous ne serez que des vulgaires « réformistes » mollassons car vous vous entêterez à vouloir faire rentrer des toiles dans des rectangles, des conceptions nouvelles à l'intérieur de vieilles théories (ce qui correspond exactement au projet du cognitiviste ou du behavioriste méthodologique). Même les évangiles le disent on ne peut plus clairement : *« Personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement la fermentation fait éclater les outres, et l'on perd à la fois le vin et les outres. À vin nouveau, outres neuves. »* (Saint Marc, 2 ; 22)

Pourquoi ne pas imaginer, en effet, des tableaux ronds ? Ou ovales ? Parce que pour nous, le rectangle n'était pas une des possibles façons d'encadrer une toile pour constituer un tableau mais il faisait partie de la définition même du concept de

---

<sup>3</sup> voir, sur ce même blog, un post sur la question

tableau. Cela ne pouvait être qu'ainsi et pas autrement sous peine de ne plus être un tableau. Et comment faire admettre à quelqu'un qui en serait resté à cette conception qu'un tableau ovale est aussi un tableau ? Ou bien qu'un spectacle de théâtre qui ne serait pas représenté dans une scène à l'italienne est aussi du théâtre ? (chose que, dans ma jeunesse, lorsque je fus pour un temps comédien, je n'ai jamais réussi à faire admettre à ma mère...)

En vérité en vérité je vous le dis : le plus difficile à combattre ne sont pas les réponses à une question mais la question elle-même, car c'est elle qui nous enferme dans les limites du cadre conceptuel auquel elle appartient et qu'elle nous impose. L'athée et le croyant, qui constituent les deux réponses possibles (l'une négative, l'autre positive) à la question sur l'existence de Dieu, combattent mutuellement la réponse de l'autre. Mais ils ne remettent pas en question la pertinence de la question. Tous les deux acceptent et ont en commun le concept de Dieu ; c'est pourquoi bien qu'ils se disputent, parfois même avec véhémence, ils le font à l'intérieur d'un même paradigme. Ils discutent de la toile, pas du cadre. Au fond, il existe une grande complicité entre eux puisqu'ils représentent les deux faces d'une même monnaie, et une monnaie n'existe pas, par définition, sans l'une ou l'autre de ses faces.

Non, la rupture d'avec le paradigme de la croyance n'est pas du tout le fait de l'athéisme. Bien au contraire, il le renforce même s'il ne s'en aperçoit pas. La rupture est le fait de l'agnosticisme, qui au lieu de fournir une réponse à la question (ce qui est une façon de la légitimer), la mésestime (ne se contente pas de nier la toile mais récuse également le cadre) renvoyant dos-à-dos l'athée et le croyant. C'est pourquoi je ne suis pas athée. Et encore moins croyant. (Que les uns et les autres aient pitié de moi, car ce n'est pas mon intention de blesser quiconque).

Mais revenons à nos moutons. Combien de fois, dans le feu de la discussion avec des collègues cognitivistes, ils m'ont sorti le truc de : « *Bon, mais toi, si tu es intellectuellement honnête, tu ne peux pas nier que les images mentales existent bel et bien ...* » Que répondre ? Me voilà placé devant le même dilemme que mon fils (je propose que, désormais, cette alternative soit connue sous le nom de « dilemme de Max ». Non, je plaisante...) Dois-je répondre à la question explicite, littérale, ou bien à la question implicite, métaphorique ? Dans le premier cas, je me vois obligé de nier l'existence des images mentales puisqu'elles ne sont que la conceptualisation cognitiviste d'un phénomène qui, lui, existe bel et bien, mais sous une conceptualisation différente. Mon interlocuteur parviendra alors à la conclusion, inéluctable pour lui, que je ne suis pas « *intellectuellement honnête* », que je ne veux jamais avoir tort et que ce n'est pas la peine de perdre du temps à discuter avec un individu d'une mauvaise foi aussi manifeste que la mienne. Dans le deuxième cas, je peux reconnaître l'existence de ce phénomène qu'ils conceptualisent sous l'appellation d'« images mentales » sans pour autant accepter le bien-fondé de cette conceptualisation (chose que va alors conclure mon interlocuteur en criant victoire) puisque, justement, étant « bilingue » je peux donc traduire son langage (incorrect)

au mien et continuer à me référer au phénomène en soi et non pas à sa conceptualisation particulière de la part du cognitiviste. Vous me suivez toujours ? Je peux distinguer le phénomène de sa telle ou telle conceptualisation puisqu'il est tout à fait clair pour moi que ce sont là deux choses parfaitement distinctes. Mais dans la mesure où lui il est « monolingue », il confond le phénomène (ce qui doit être expliqué) et sa conceptualisation (une explication possible, entre autres, pas forcément la bonne -ou, si vous préférez, pas forcément la meilleure-). Il confond, nous y voilà, le visage et le masque.

Pardonnez-moi maintenant de m'auto-citer. Mais c'est bien connu qu'en vieillissant on a tous tendance à radoter et à raconter toujours les mêmes batailles... Mais, tout bien pesé, pourquoi paraphraser ce qui a déjà été écrit ? Je me lance donc :

*« Au début, il y avait un phénomène à expliquer (le comportement) et une explication proposée (la théorie cognitive, par exemple). Il va de soi que l'explication proposée doit s'ajuster plus ou moins au phénomène qu'elle prétend expliquer (tout comme un masque doit s'ajuster plus ou moins au visage de l'acteur) sous peine de ne pas être crédible. Mais il ne s'agit que d'une explication parmi d'autres possibles, et, en tout cas, distincte du, non identifiable au phénomène qu'elle essaye d'expliquer. Un phénomène et son explication sont deux choses différentes. Et on peut préférer une autre explication sans pour autant modifier en quoi que ce soit la nature du phénomène en question. Refuser un modèle explicatif n'implique nullement de refuser le phénomène qui doit être expliqué.*

*Mais si une théorie explicative s'est perpétuée pendant des siècles (grâce, notamment, à son caractère intuitif) au point qu'elle n'est plus perçue comme étant une théorie (qui peut être remplacée à tout moment par une autre) mais comme étant le phénomène même, il est évident que toute nouvelle théorie nous paraîtra aberrante, contraire à l'évidence même, faisant offense au sens commun le plus élémentaire.*

*Lorsqu'une conceptualisation s'est confondue à tel point avec le phénomène qu'elle essaye de conceptualiser qu'elle en est parvenue à s'identifier à lui, à ne former plus qu'une seule et même entité là où en réalité il y en a deux, alors critiquer, nier ou combattre une telle théorie équivaut à critiquer, nier ou combattre le phénomène en question. Et puisque nier le phénomène n'est pas honnêtement possible, car il existe bel et bien ; puisqu'on n'établit aucune différence entre le phénomène et la théorie séculaire qui l'a conceptualisé et, par conséquent, on ne peut nier celle-ci sans nier celui-là, alors il est honnêtement impossible de nier la théorie en question.*

*Le béhaviorisme ne nie tel ou tel phénomène, contrairement à ce que l'on affirme souvent. Il nie leur conceptualisation par la théorie cognitive et propose une autre conceptualisation pour ce même phénomène. Le problème provient de la confusion entre le concept et la chose ; et puisque la chose a été baptisée avec le*

*nom que lui a forgé la théorie primitive (dans les deux sens du terme), nier le nom de baptême semble impliquer de nier la chose en soi puisque le nom et la chose se trouvent intimement confondus (dans les deux sens du terme encore une fois). »*

Nier le géocentrisme n'est pas nier que nous voyons « se lever » le Soleil à l'Est et se « coucher » à l'Ouest. C'est nier que la seule façon de rendre compte, de théoriser ce phénomène soit en affirmant que la Terre ne bouge pas et que le Soleil lui tourne autour, « se levant » et « se couchant ». Si quelqu'un me dit alors : *Bon, mais toi, si tu es intellectuellement honnête, tu ne peux pas nier que le Soleil se lève à l'Est et se couche à l'Ouest ...* » Que répondre ? Si j'accepte cette formulation, je suis en train d'accepter que le Soleil tourne autour de la Terre et mon adversaire va crier victoire. Si je la nie, je passe pour un individu intellectuellement malhonnête. Car il ne faut jamais oublier, et permettez-moi d'insister tout particulièrement sur ce point, qu'un changement de conceptualisation n'implique pas un changement de perception sensorielle. Nous continuons tous à voir le Soleil « se lever » à l'Est et « se coucher » à l'Ouest bien que nous ayons abandonné le géocentrisme et adopté l'héliocentrisme depuis des siècles. De même, tout monistes que nous soyons, nous continuons à nous percevoir nous-mêmes comme des êtres duels, composés d'un corps et d'un mental. Mais il s'agit de décider d'une bonne fois pour toutes à qui accordons-nous la priorité, par qui voulons-nous être régis : par les perceptions sensorielles (si souvent trompeuses) ou par la raison. Si nous ne faisons confiance qu'à nos sens, qu'au monde sensible tel que nous le percevons, nous ne pourrions jamais parler, comme le font communément les physiciens, par exemple, d'un espace à « n » dimensions puisque l'espace que nos organes des sens peuvent appréhender ne comporte, au maximum, que trois dimensions. Tout «  $n > 3$  » est impensable (et irréprésentable) de façon intuitive.

Et je vais commencer à atterrir. Pendant cette conférence, j'ai souvent employé le vocable « esprit ». Presque dès la première phrase, lorsque j'ai vous ai dit : *« je vais vous exposer quelques réflexions qui ont germé dans mon esprit tout au long de mes 35 années d'enseignement. »* Je dois vous avouer que je l'ai fait exprès. Le mot « esprit » me semble un bon exemple, une bonne synthèse de ce que j'ai essayé (je ne sais pas si j'y suis parvenu) de vous transmettre. En effet, pour toute personne ayant adopté le paradigme béhavioriste, il est plus que clair que ce vocable n'a aucune raison d'être à l'intérieur d'une telle conceptualisation. Lorsque quelqu'un dit, par exemple : *« Une idée vient de me traverser l'esprit »*, il ne vient « à l'esprit » de personne de lui demander : *« Ah bon ? de droite à gauche ou de haut en bas ? »* puisque nous sommes conscients qu'il s'agit d'une métaphore. Tout comme lorsque quelqu'un dit : *« J'ai perdu la raison »* sans que personne ne se précipite à quatre pattes pour la chercher en dessous de la table ou derrière la commode. Mais pérenniser, au niveau du langage, des termes qui renvoient à des conceptions caduques ne me semble pas constituer la meilleure stratégie pour les combattre. Une telle attitude revêt à mes yeux, en effet, une « insoutenable légèreté ».

Il y a déjà quelques années j'ai écrit un tout petit article dénonçant le mentalisme sous-jacent à l'utilisation des adverbes en « ment » dans la mesure où point n'est nécessaire d'être un fin latiniste pour savoir que « ment » est ce qui reste en français moderne de « *mente*<sup>4</sup> », l'ablatif singulier de *mens-mentis*, un substantif qui signifie, justement, esprit. Ainsi, par exemple, lorsque nous disons « clairement » nous sommes en train de dire, littéralement, « avec l'esprit (le mental) clair » ; et lorsque nous disons « sincèrement », nous sommes en train de dire « avec l'esprit (le mental) sincère ». C'est-à-dire, nous sommes en train d'utiliser le langage de « l'ennemi » et, ce faisant, nous avons déjà perdu la moitié de la bataille. Et ne venez pas me dire que j'ai été le premier à user et abuser des adverbes en « ment » tout au long de cette conférence car je le sais *pertinemment* et je l'ai fait *expressément*, pour illustrer mon propos argumentatif. Si vous voulez tout savoir, je l'ai employé *exactement* (en incluant ce dernier) 93 fois (merci Word !). Et encore, je vous ai épargné l'adverbe le plus incroyablement inouï, à savoir : « mentalement » ; c'est-à-dire, « avec l'esprit (le mental) mental ». Et de l'adverbe nous passons *allègrement* au substantif : la « mentalité » et alors nous affirmons qu'il faut modifier la mentalité des personnes au volant de leur véhicule ou des hommes par rapport à leur participation aux tâches domestiques en gaspillant beaucoup de temps, d'énergie et d'argent pour essayer de modifier la maudite entéléchie de « la mentalité » lorsqu'il est évident que ce qu'il faudrait modifier ce sont les comportements et non les mentalités. Une « mentalité, que l'on sache, n'a jamais provoqué le moindre accident de la route, tué personne ni, bien entendu, repassé une seule chemise...

Et bien ; vous, je ne sais pas. Mais moi je resterais ici à vous parler pendant des heures encore. Mais quelque chose me dit (*probablement* mon « horloge interne », une autre des inventions sorties du chapeau des cognitivistes) que je dois terminer. Je vais donc mettre le point final à ce qui aura *probablement* été ma dernière conférence (et je suis *extrêmement* fier qu'elle ait été pour vous) puisque après avoir consacré la majeure partie de ma vie à donner du temps à mes priorités, j'ai désormais décidé de donner plutôt la priorité à mon temps.

Merci beaucoup de votre attention.

---

<sup>4</sup> il est resté sous cette forme dans plusieurs langues latines